



La Porsche noire traçait silencieusement dans le fourreau sombre de la nuit sans lune. Il était presque deux heures du matin et pourtant Alexandre Malloy semblait rester insensible à toute fatigue. Les mains fermement agrippées sur le volant de cuir, il repassait silencieusement en mémoire la dispute qui l'avait une fois de plus opposé à Devon, son demi-frère. Ses articulations blanchissaient sous l'effet de la colère sourde qui l'animait encore et, mâchoire contractée, son pied pressa plus encore l'accélérateur, faisant crisser les pneus larges dans le virage en épingle qui surplombait la côte. Plus bas on distinguait à peine, dans l'obscurité trop profonde, l'esquisse des pans escarpés plongeant doucement dans l'océan. Cependant, le ronflement sauvage des

vagues s'éclatant sur les récifs s'élevait dans l'opacité presque étouffante, aussi clairement qu'une mélodie. Oubliant le déchirement plaintif de l'océan sur les rochers, Alexandre se concentra sur la route balayée par le faisceau glacé de ses phares. La vitesse avait toujours eu le don de l'apaiser et c'était devenu au fil des années un de ses passe-temps favoris. Il avait monté, il y avait presque sept ans de cela, avec les premiers bénéfices de sa compagnie, sa propre écurie automobile et passait depuis une grande partie de ses temps libres à participer à des rallyes. Si la mécanique l'avait toujours passionné, le pilotage l'avait attiré d'avantage encore et il s'était jeté dans l'aventure. Il lui avait donc fallu, au fil des saisons et des courses, se construire une solide équipe technique, capable d'assurer au mieux le développement de l'écurie dont sa propre entreprise était le principal sponsor. Il avait fini par réunir des mécaniciens de plus en plus compétents à mesure des nouvelles victoires et aujourd'hui, ils formaient tous une équipe parfaitement rodée et soudée, unie. Cela lui rappela combien, à l'opposé, Devon le détestait. Comment depuis toujours il cherchait à entrer en compétition avec lui et à gagner. A être le meilleur. Ses échecs le rendaient encore plus amer mais il persistait, voulant toujours ce que lui possédait. Il ne pardonnait pas à Alexandre d'avoir toujours été le favori de leur père. Alexandre était l'enfant légitime et lui l'illégitime, non désiré, qui avait provoqué un divorce avec la mère d'Alexandre et donc un scandale que son père lui reprocha jusqu'à sa mort et celle de sa mère. C'était une lutte qui devenait plus épuisante et pénible chaque année. Il devait trouver un moyen d'y mettre un terme. Alexandre gara son coupé devant son garage et sortit pour respirer un peu d'air frais qui acheva de le calmer. Depuis qu'il avait déménagé, il s'était habitué à sentir, chaque soir en rentrant, la brise marine balayer ses cheveux. Il avait acheté, voilà un an, cette superbe maison au bord de l'océan, à peine à quelques kilomètres de San Francisco où était le siège de sa société. Il était littéralement tombé amoureux de la vue panoramique à couper le souffle qu'on avait de chaque fenêtre, plus encore que de la bâtisse en elle-même, qui était pourtant une parfaite alliance entre l'élégance, le charme et le contemporain. Il l'avait trouvée au début un peu grande, elle était pour ainsi dire gigantesque mais l'idée de pouvoir y fonder un jour sa propre famille lui plaisait trop pour qu'il songe à ne pas l'acheter. Il s'arracha à la fraîcheur du soir et rentra à l'intérieur. Après avoir pris une douche, il pénétra dans la spacieuse cuisine américaine sans allumer la lumière, passa devant le frigo et attrapa un soda. Puis, silencieusement, il se dirigea, pieds nus sur le marbre et en caleçon, vers l'immense baie



vitrée, la seule de la pièce ne plongeant pas sur l'océan et pourtant la seule devant laquelle se trouvaient disposés un canapé de cuir ocre et un fauteuil assorti. Il se laissa tomber mollement sur le sofa et ouvrit sa canette. Son regard se perdit sur la maison voisine, plus modeste et petite. Il tourna machinalement la tête vers l'horloge cerclée de chrome suspendue au mur, il était deux heures quarante cinq et pourtant il ne voyait aucune lumière émaner des fenêtres d'en face. Il avala une autre rasade et cala sa tête avec sa main. Soudain, un éclair vif et blanc déchira la pénombre et vint étirer un sourire sur les lèvres d'Alexandre.

Sarah passa une main encore tremblante dans ses cheveux et pressa l'interrupteur. Une lumière blafarde l'aveugla violemment puis elle parvint doucement à s'habituer à la luminosité de la pièce. Elle se dirigea à petits pas vers la vitre qui s'ouvrait sur l'océan, faisant dos à l'autre porte-fenêtre donnant sur le jardin. Elle resta un instant ainsi, immobile, tentant de rassembler ses esprits et de dissiper les derniers négatifs qu'il lui restait de son cauchemar. Elle ne parvenait toujours pas à s'habituer à la violence des rêves qui déchiraient ses nuits et la réveillaient inlassablement plusieurs fois par semaine. Ses insomnies lui étaient de plus en plus insupportables, tout comme les souvenirs qui remontaient avec, douloureusement, à chaque fois. Elle ferma les paupières et inspira lentement pour retrouver un semblant de calme. Elle se dirigea ensuite vers son atelier et sélectionna, sur une des étagères, quelques tubes à l'huile. Elle plaça ensuite son chevalet en fonction de la lumière, attrapa une palette et sortit quelques pinceaux propres. Elle détailla méticuleusement sa toile, cherchant à se replonger entièrement dedans jusqu'à la « sentir » vivre et palpiter. Alors elle commença. Sarah reprit sur son pinceau du noir qui était vraisemblablement la couleur dominante du tableau, la même couleur qui dominait dans ses cauchemars. Elle aimait peindre sans plus penser au grésillement de l'ampoule qu'il faudrait bientôt changer, à la bouilloire qui hurlait sur le feu, au ciel qui pâlisait au fur et à mesure des heures, ou à son voisin, qu'elle connaissait à peine et qui la suivait du regard derrière la fenêtre de sa cuisine.

Lorsque la jeune femme s'arrêta de peindre aux lueurs de l'aube, il ne restait au centre de la toile qu'un large espace vide comme s'il manquait quelque chose. Le reste avait été peint en noir ou en gris. On y voyait de longs arbres dénudés et rachitiques aux branches tordues et douloureuses, on pouvait presque les entendre hurler d'agonie. Cela représentait en quelque sorte la mort de la nature. Sarah examina son travail d'un œil peu rassuré, songeant à la morbidité qui s'en dégageait. Elle se détourna trop vivement et happa dans son mouvement un flacon d'essence de térébenthine qui se brisa sur le sol. Elle sursauta violemment lorsque le verre heurta le carrelage, le son se propagea en elle en même temps que des images affluaient en vagues bourdonnantes et floues devant ses yeux. Elle revoyait son père et sa mère dans la salle à manger. Le silence déchiré par les cris de sa mère. Le bruit sourd des poings de son père s'abattant sur elle. Les gémissements. Encore les gémissements. Puis les pleurs. Et les supplications. Le voile sombre qui brouillait sa vue se déchira enfin. Elle tenta de se reprendre mais glissa sur la flaque d'essence et perdit l'équilibre. Elle s'agrippa au bord de l'étagère pour ne pas tomber mais ne fit que l'entraîner dans sa chute. Elle eut juste le temps de sentir son corps se fracasser sur le sol rigide et de voir l'étagère de bois s'abattre sur elle. Puis ce fut de nouveau la nuit.

Sarah reprit connaissance quelques heures plus tard et sentit la douleur irradier tout son corps. Elle semblait se propager comme un poison dans tous ses membres. Sa nuque lui faisait terriblement mal, ou peut-être était-ce tout son crâne qui la lançait. Il lui était impossible de bouger ses jambes ou de se mouvoir sous la carcasse du meuble. Elle ne pouvait plus que crier pour demander de l'aide. Hurler. Ce qu'elle fit. En vain. Puis elle s'endormit de nouveau. Elle entendit le téléphone sonner plusieurs fois sans être capable de le décrocher. Il était trop loin.



Elle passa le reste de la journée dans un demi-sommeil, songeant avec angoisse que si personne ne venait, elle pourrait bien finir par mourir seule sous cette étagère.

Elle n'entendit pas le bruit de fenêtre brisée, pas plus que les pas de son sauveur. Elle entendit seulement une voix masculine, grave et chaude, au timbre rassurant, semblant venir de très loin, qui l'appelait par son prénom. C'était terriblement agréable. Peut-être était-elle déjà au paradis.

- Sarah ! Sarah ! Répondez-moi ! Répétait avec sang froid Alexandre, accroupi près du corps meurtri de la jeune femme, tout en caressant doucement sa joue pour qu'elle reprenne connaissance.

La jeune femme émit une petite plainte puis commença à battre des cils tout en ouvrant peu à peu les paupières. Elle distingua tout d'abord un visage, cerclé d'épais cheveux châtain dont quelques mèches tombaient sur son front. C'était celui d'un homme d'une trentaine d'années, peut-être un peu moins, aux yeux d'un bleu profond, qui lui rappela celui de l'océan, et aux lèvres pleines qui esquissaient un beau sourire. Elle aurait voulu le lui rendre si elle n'avait pas eu aussi mal. Son cœur tambourinait dans sa poitrine et elle sentait les larmes perler à ses yeux. Elle eut simplement le temps de constater qu'elle n'était plus coincée sous l'étagère, qui reposait à nouveau contre le mur, comme si rien ne s'était passé.

- Dites-moi où vous avez mal, demanda doucement Alexandre, tout en l'examinant attentivement du regard.
- Mon bras droit et ma jambes gauche, murmura-t-elle en retenant ses larmes sans pouvoir détacher son regard du sien.

Il sécha délicatement du doigt les larmes sous ses yeux et lui adressa à nouveau un sourire rassurant.

- Ne bougez pas. Tout va bien se passer. Vous me faites confiance ?

La jeune femme hocha imperceptiblement la tête. Elle commença à retrouver peu à peu ses facultés et tout lui parut soudain moins flou.

- L'étagère ?
- Je l'ai relevée en arrivant. Depuis combien de temps étiez-vous là-dessous ?

Elle ne doutait pas une seconde qu'il l'eût relevée seul, voyant comment il était bâti, il aurait bien pu même la soulever d'une seule main, songea-t-elle.

- Je ne sais plus. Depuis ce matin je crois.

Il poussa un juron d'impuissance.

- J'ai glissé. Quelle heure est-il ? demanda t-elle d'une voix presque atone.
- Presque une heure du matin. Je vous ai vue de ma fenêtre en rentrant chez moi.

Voilà pourquoi ses traits lui avaient semblé tellement familiers. C'était son voisin, Monsieur Malloy. Elle reconnaissait maintenant ses larges épaules et sa silhouette qu'elle avait souvent caressée du regard lorsqu'elle se reposait sur sa terrasse. Il était plus beau encore de près que de loin. Il y avait véritablement quelque chose de saisissant dans son regard. Il lui prit une irrésistible envie de le peindre.

- Maintenant dites-moi quand vous avez mal, d'accord ?

Il se rapprocha d'elle et commença à palper avec beaucoup de précaution et d'aisance à la fois son avant bras tout en guettant les réactions sur le visage blême de la jeune femme. Elle remarqua que son bras paraissait minuscule à côté des siens, si musclés et puissants. Ca devait être très facile pour lui de le briser comme une brindille. Sarah poussa un petit cri étouffé.

- C'est bon, c'est bon Sarah, c'est fini, prononça t-il calmement comme s'il parlait à une enfant. Je veux juste regarder votre jambe, puis j'arrête, ok ?
- D'accord, allez-y, répondit-t-elle d'un air courageux qui l'attendrit.

Il souleva légèrement sa jambe gauche avec d'innombrables précautions pour éviter de la faire souffrir. En palpant, il devina qu'elle était cassée tout comme son bras, mais s'abstint de le lui



dire. Sarah se retint de grimacer le plus longtemps qu'il lui fut possible, pour continuer de sentir son contact tiède sur sa peau. Elle ne put s'empêcher de trembler. Il l'évalua aussitôt d'un regard.

- Vous êtes gelée, commenta-t-il en frictionnant ses épaules nues.

Elle le vit alors se lever de toute sa hauteur –Dieu qu'il était grand- et sortir un instant de la pièce. Lorsqu'il revint, il déposa un plaid sur elle.

- L'ambulance sera là d'un instant à l'autre. Ils vous donneront des calmants. Ca va aller mieux.

Il pestait intérieurement contre les secours qui ne venaient pas, sachant pertinemment qu'elle endurait un véritable supplice. Elle semblait si pâle et si faible, allongée ainsi sur le sol glacé. Son petit corps paraissait tellement fragile et vulnérable. Il avait bien vu qu'elle serrait les dents pour ne pas se plaindre. Elle tourna son petit visage crispé vers lui et lui jeta un regard qui lui serra le cœur.

- Merci d'être venu. Merci, dit-elle simplement.

Il posa sa large main sur la sienne. Elle lui sembla si chaude qu'elle y accrocha la sienne pour qu'il ne la lâche plus.

- Est-ce que vous voulez que je prévienne quelqu'un pour vous ?
- Oui. La galerie de Paula Laurens. Je ne pourrai pas lui livrer ma toile demain. Je ne sais même pas si je pourrai lui livrer les autres, acheva-t-elle en retenant un sanglot, désignant des yeux son poignet.
- Même si c'était le cas, l'essentiel c'est que vous alliez mieux. Et je voulais parler de quelqu'un de proche, qui pourrait venir vous aider.

Elle secoua la tête, la mine inquiète et préoccupée.

- Il n'y a personne.

Un véritable éclair de frayeur traversa son regard. Il plongea ses yeux dans les siens.

- Vous ne me laissez pas, hein ? demanda t-elle d'une voix tremblante.
- Je reste avec vous.

Au loin, les sirènes hurlaient. Elle ferma les yeux et serra d'avantage la main de Monsieur Malloy. Derrière ses paupières closes, elle ne voyait plus que ses yeux bleus si forts. Si confiants.

Le médecin sortit enfin de la salle d'examen et se dirigea vers celle d'attente, où Alexandre l'attendait en faisant les cent pas.

- Bonsoir. C'est vous qui avez accompagné mademoiselle Sarah Burton ?

Le jeune homme hocha la tête.

- Etes-vous un de ses parents ?
- Non. Je suis... je suis un de ses amis.
- Bien. Mademoiselle Burton a la jambe gauche cassée et une fracture du poignet droit. Elle a une côte brisée et plusieurs commotions mais rien de sérieux. On va la garder en observation cette nuit et elle pourra sortir demain dans l'après-midi. Elle va être en fauteuil roulant quelques semaines. Il faut que sa famille s'organise pour les soins. Son infirmière vous expliquera tout en détail.
- Très bien. Merci beaucoup Docteur. Je viendrai la prendre demain.

Il avait dit cette phrase spontanément, sans réfléchir. Elle le lui avait bien dit, elle n'avait personne. Mais maintenant, il était là. Et elle allait devoir apprendre à compter avec lui. A compter sur lui.



La jeune femme braqua un regard hésitant vers son voisin, tandis qu'il la soulevait dans ses bras puissants pour la poser, comme si elle n'était pas plus lourde qu'un moineau, sur le siège avant de son Range Rover.

- Je peux me débrouiller seule, Monsieur Malloy. Merci pour tout ce que vous avez fait pour moi mais je suis capable de me prendre en charge. Enfin je crois, ajouta-t-elle à voix basse. Vous n'avez vraiment pas à faire cela.

Il considéra ses jolis traits teintés de crainte. Elle semblait très méfiante et sur ses gardes. Prête à sortir ses griffes pour se défendre. Il déduisit qu'elle ne devait pas être habituée à ce qu'on lui tende souvent la main, à moins que cette attitude ne cache autre chose.

- D'abord, appelez-moi Alexandre, répondit-il en fermant la portière et en pliant le fauteuil roulant qu'il déposa à l'arrière. Il grimpa ensuite sur le siège avant, boucla sa ceinture et démarra.
- Ensuite, nous en avons déjà discuté toute à l'heure. Et si vous ne me supportez vraiment pas, je vous rendrai votre liberté, d'accord ? proposa-t-il avec un regard pétillant qui en aurait fait craquer plus d'une, songea-t-elle.
- Merci. Mais je suis vraiment gênée et je...
- Il n'y a vraiment pas de quoi je vous assure, coupa-t-il. Ma maison est grande. J'ai des chambres d'amis et même, ce qui n'est pas un luxe dans votre état, un ascenseur pour y aller. Votre ceinture, ajouta-t-il sans quitter des yeux la route.

La jeune femme dû se contorsionner pour réussir. Elle lui jeta un regard assassin en voyant qu'il semblait s'amuser de la situation.

- Il n'y a vraiment rien de drôle. Elle marqua une pause. Il va falloir que je passe chez moi chercher des affaires. Est-ce que vous réalisez que je vais envahir votre espace ?

Elle tapota nerveusement le rebord de la vitre du bout des ongles.

- Vous aurez moins d'intimité. J'ai une fâcheuse tendance à être envahissante. Est-ce que vous voyez quelqu'un ? finit-elle par demander le plus innocemment possible.
- Seriez-vous intéressée ? répliqua-t-il alors le plus sérieusement du monde.

Le visage de Sarah se figea de stupeur, avant de passer de la couleur blanche à un joli pourpre.

- Eh bien... ce n'est pas exactement ce que je... ce que je voulais dire, bafouilla-t-elle en fixant un point imaginaire au dehors pour se ressaisir.

Elle l'entendit alors partir d'un grand éclat de rire sonore. Il était encore plus beau quand il riait. C'était un rire profond et chaleureux, merveilleusement enveloppant. Enivrant.

- Je plaisantais Sarah. Et la réponse à votre question est non. Je n'aurais jamais osé vous proposer un ménage à trois.

Ce fut à son tour d'éclater de rire. Alexandre lui jeta un regard en biais et fut à nouveau frappé par la grâce qui émanait de la jeune femme. Elle était très jolie, mais pas seulement. Il avait côtoyé beaucoup de belles femmes dans sa vie, avait fait de la plupart d'elles ses maîtresses, mais Sarah était définitivement plus que cela. Il se dégageait d'elle une aura peu commune. Il la dévisagea à nouveau et croisa ses grands yeux émeraude, brillants de perspicacité et d'intelligence, frangés d'épais cils blonds. Elle repoussa maladroitement de la main gauche une mèche dorée de son front et fit glisser ses cheveux en cascade sur ses épaules fines. Elle était terriblement attachante et touchante à la fois. Un parfait mélange de délicatesse et de force, de vulnérabilité et de combativité.

- Est-ce que vous, en revanche, vous fréquentez quelqu'un ? reprit-il.

L'idée même qu'un autre puisse la toucher ou la posséder le révolta et il serra imperceptiblement les poings.

- Non. Je n'ai pas le temps pour ça. Mon métier a toujours été très prenant et est toujours passé avant tout. J'ai choisi mes priorités.



Il lui ferait bientôt changer ses priorités, songea-t-il tandis qu'elle ne parvenait pas à déchiffrer la lueur qui venait d'allumer ses yeux.

- J'ai lu que vous aviez monté votre entreprise de télécommunications à l'âge de vingt quatre ans et que depuis c'était l'ascension. Vous avez été à l'université de Stanford en Californie, n'est-ce pas ?

Il hocha pensivement la tête.

- Vous aussi.

Elle le dévisagea avec surprise.

- J'ai aussi lu un article sur vous dans le «Art Publisher », expliqua-t-il comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.
- Seigneur ! Il faisait à peine quelques lignes au bas d'une page sans intérêt. Moi qui pensais que celui qui l'avait écrit et moi étions les seuls et uniques lecteurs !
- Vous vous sous-estimez. Est-ce que vous aimez la cuisine italienne ? demanda-t-il pour dévier la conversation.
- C'est vous qui cuisinez ? rétorqua-t-elle d'un ton incertain.
- Ne prenez pas cet air horrifié. Je me fais livrer par le restaurant de Manor street, déclara-t-il en prenant un faux air vexé.
- JE cuisinerai. Et vous ne me laisserez plus partir, ajouta-t-elle en souriant.

Elle l'entendit aussi sourire.

Non, c'était certain, il ne la laisserait jamais repartir. Il l'aimait trop pour supporter de la perdre.

Un cri terrifié déchira la nuit. Sarah se releva dans un sursaut de panique parmi les draps froissés de son immense lit, le souffle court et le cœur battant de façon assourdissante. Des images effroyables défilaient encore devant ses yeux et dans un égarement total ses doigts cherchaient désespérément l'interrupteur de la lampe de chevet. Alors qu'elle sentait enfin se profiler le bouton presseur, une poigne puissante mais douce recouvrit sa main et la lumière explosa dans l'obscurité. La jeune femme encore tremblante et désorientée se retrouva aussitôt blottie entre les bras solides d'Alexandre qui effleurait très lentement de bas en haut sa colonne vertébrale pour l'apaiser. Elle posa sa tête dans un geste d'abandon sur son torse robuste et ferma ses paupières. C'était si bon de se sentir en sécurité et de savoir que l'on n'était plus seule. Sarah réalisa alors combien la peinture avait été un moyen illusoire et inefficace de soigner les blessures de son passé. Elle qui se réfugiait dans ses toiles après chaque cauchemar, jusqu'au suivant, car il y en avait toujours d'autres. Jamais la peinture n'avait pu lui procurer le réconfort qu'elle trouvait ce soir pour la première fois dans l'étreinte protectrice et rassurante d'Alexandre. Le jeune homme, assis sur le rebord du lit, avait saisi son poignet fluide et attendit quelques instants que son pouls soit redevenu plus normal avant de reculer doucement pour attraper son visage bouleversé entre ses mains. Elle s'arracha douloureusement à lui, regrettant aussitôt sa chaleur.

- Sarah, regarde-moi. Regarde-moi s'il te plaît, insista Alexandre d'une voix ferme, tout en caressant les cheveux de la jeune femme qui n'avait pas rouvert les yeux.

Elle s'était installée chez lui depuis deux semaines et les barrières entre eux étaient doucement tombées les unes après les autres. Elle semblait moins craintive et plus sereine qu'au début de leur rencontre. Elle avait même fini par accepter qu'ils se tutoient.

Il releva son visage vers lui d'une pression sous son menton et son cœur se contracta devant le spectacle qui s'offrit à lui. Les traits figés par la terreur, les yeux rougis et dilatés par le désarroi, Sarah semblait comme anéantie, paralysée et complètement épuisée par ce qu'elle venait de vivre.



- Seigneur Sarah ! s'exclama t-il d'une voix étouffée. Tu ne peux pas rester dans cet état là, reprit-il d'un ton posé et grave. Il faut que tu me parles. Tu ne peux plus garder ça pour toi. Tu as des cauchemars presque toutes les nuits.

Elle le dévisagea, étonnée. C'était la première fois qu'elle criait ainsi et qu'elle le réveillait. Comment savait-il ? Il croisa son regard interrogateur et, semblant lire dans ses pensées, il lui répondit.

- Je sais que tu passes presque des nuits blanches. Je t'ai entendue la nuit dans la cuisine ou dans le salon. Je suis insomniaque. Un peu comme toi.

Elle ne répondit rien et ses yeux se perdirent dans le vide.

- Je m'inquiète pour toi. Mais qu'est ce qui te hante Sarah, au point de t'empêcher de dormir ? Tu peux tout me dire, tu sais. Rien ne peut me choquer. Parle-moi.

Elle le regarda de nouveau. Elle se sentait si proche de lui tout à coup. L'envie de tout lui raconter, de se libérer de ses démons qui la rongeaient depuis des années, la démangeait. Elle avait l'impression qu'ils luttèrent en elle pour sortir, s'échapper. Cela serait si facile de lui parler. Ses yeux compréhensifs la scrutaient intensément. Elle frémit. Et reprit ses esprits. Quand il saurait, ces mêmes yeux se teinteraient de dégoût et il la rejetterait. Elle ne pouvait pas prendre le risque. Elle s'était tellement habituée à sa présence dans la maison, à ses attentions quotidiennes, à son odeur musquée et masculine dans chaque pièce, à ses œillades pénétrantes qui brûlaient chaque carré de sa peau.

Voyant qu'elle demeurerait muette et que les larmes inondaient ses joues, Alexandre l'attira avec une extrême lenteur contre lui et la maintint serré jusqu'à ce qu'elle ait cessé de pleurer. Il comprit, à son contact, toute sa détresse. Elle s'agrippait convulsivement à son tshirt comme pour l'empêcher de la quitter et le retenir.

- Je ne te laisserai pas Sarah, chuchota t-il à son oreille pour la rassurer.
- Reste, murmura t-elle contre son torse.

Il fut étrangement ému par ce simple mot.

- D'accord. Calme-toi maintenant. Respire doucement, voilà comme ça, dit-il tendit qu'elle tentait de contrôler son inspiration. Pense à des choses agréables.

La première chose à laquelle elle songea fut lui. Elle réalisa à quel point elle s'était attachée. Mais elle ne pouvait pas. Elle n'avait pas le droit. C'était un homme. Son père lui avait montré ce que faisaient les hommes aux femmes. Et il lui avait appris une règle très simple : ne jamais donner sa confiance.

Alexandre coucha la jeune femme lui-même, sans qu'elle oppose la moindre résistance. Il la borda comme une petite fille puis alla s'allonger à ses côtés et passa un bras musclé autour d'elle. Elle laissa glisser sa tête contre lui et, pour la première fois, elle put se rendormir après un de ses cauchemars. Il la regarda sombrer peu à peu dans le sommeil et resta figé à observer, captivé et fasciné, le profil paisible et velouté de la jeune femme, noyé entre ses boucles blondes. Il ne pouvait détacher ses yeux d'elle, de son corps soulevé par son souffle dormant, de sa chair tendrement claire et délicieuse, de son petit visage innocent d'enfant, dissonant avec les courbes sensuelles de son anatomie que dévoilaient exquisément les dentelles transparentes de sa nuisette, la déshabillant ingénument. Elle lui parut comme un être si fragile, pur, sensible et désarmé qu'il sentit monter en lui ce besoin grandissant de la défendre et de la protéger, qui l'envahissait chaque fois que son regard effleurait sa peau. Avant de quitter la chambre, il s'approcha une dernière fois à pas feutrés de sa silhouette dépouillée, déposa un baiser sur son front puis éteignit la lampe de chevet et sortit. Sarah perçut sur sa peau la douceur de ses lèvres et bien qu'elle luttât pour se réveiller, ses paupières demeurèrent closes, clouées par l'épuisement et la fatigue.

Quand Alexandre rentra de son bureau en début d'après-midi le lendemain, il trouva sa voisine debout dans son salon qu'elle avait transformé en atelier de peinture, au milieu de



papiers de journal dépliés sur le sol et couverts de tâches multicolores, devant une toile presque blanche. Il l'entendit pousser un cri de rage avant de voir un pinceau violemment rebondir sur le sol.

- Seigneur mais tu deviens violente Sarah, se moqua t-il en pénétrant dans la pièce où flottait désormais une odeur bien particulière d'essence et d'acrylique.

Son sourire se figea en découvrant à la jeune femme un air sombre et déprimé.

- Je suis désolée, s'expliqua t-elle d'une petite voix. Mais je n'arrive à rien aujourd'hui ! A rien du tout. C'est tellement frustrant ! s'exclama t-elle en ramassant le pinceau à terre.
- Il y a toute sorte de moyens pour une femme de vaincre ses frustrations. Je pourrais t'aider pour l'une d'elle si tu veux, rétorqua t-il tandis que son visage se fendait d'un sourire charmeur.

Il multipliait depuis quelques jours ce genre d'allusion et à chaque fois, elle rougissait comme une adolescente. Pire, elle était traversée d'un violent frisson d'anticipation. Mais elle avait appris à mieux gérer ses émotions, aussi elle rétorqua avec le plus grand calme :

- Merci pour votre proposition généreuse mais je crois que je pourrai me passer de vos services, monsieur Malloy !

Il se mit à rire tout en s'approchant d'elle.

- Comment s'est passée ta matinée ?

Elle souleva sa jambe plâtrée du sol, désignant un petit bout de plastique vert collé sous son pied.

- Le seul bon moment de la journée. Je suis allée à l'hôpital pour ma visite de contrôle et ils m'ont enfin posé ça pour que je puisse marcher avec le plâtre.

Il secoua la tête.

- Non Sarah, pas le seul. Je t'emmène avec moi cette après-midi. Il est hors de question que tu restes seule ici, donc inutile de protester. Tu as besoin de prendre l'air, de voir du monde et de t'amuser un peu.

Elle allait riposter mais il posa un doigt sur ses lèvres. Son cœur se contracta douloureusement.

- Pas un mot, imposa t-il. Je ne tolérerai aucune réponse négative.

Lorsqu'ils arrivèrent sur le parking, Sarah comprit où il l'avait emmenée. Au loin, derrière les gradins métalliques, se profilaient les courbes longilignes de la piste de course, luisante sous le soleil brûlant. Impatiente, elle ouvrit sa portière pour se précipiter dehors, mais Alexandre la retint d'une poigne puissante mais indolore.

- Attends une seconde. Pendant que j'y pense, je t'ai acheté quelque chose ce matin, dit-il en tirant du siège arrière un sac en plastique.

Elle déballa le petit paquet et en tira un minuscule portable, dernière génération.

- Un téléphone ? Mais pourquoi ?
- Je savais que tu pourrais bientôt remarquer et je préfère savoir que tu peux me contacter où que tu sois si tu as le moindre problème. Tu es encore fragile, tu sais. Tu dois te ménager et faire attention.
- Eh bien merci, balbutia t-elle, émue qu'il se préoccupe d'elle à ce point. Mais c'est trop, tu n'aurais pas dû.
- Rien n'est trop quand il s'agit de ta santé, d'accord ?

Elle acquiesça et attendit, comme d'habitude, qu'il vienne la soulever par la taille pour l'aider à descendre du quatre quatre.

Ils arrivèrent près de grandes tentes ouvertes rouges et blanches ainsi qu'un ou deux poids lourds. Il régnait une grande agitation où se mêlaient des voix masculines graves, des cliquetis





métalliques et de temps à autres un bruit vibrant de moteur. Lorsqu'ils pénétrèrent dans la première tente où une armée d'hommes en bleu de travail s'affairait autour d'une voiture couverte d'autocollants de sponsors, tous se tournèrent vers eux et se turent. Alexandre brisa aussitôt le silence.

- Salut les gars ! Désolé, je suis un peu en retard, je vais me changer et j'arrive, déclara t-il.

Voyant que tous les regards convergeaient vers Sarah qui s'appuyait légèrement sur lui à cause de sa jambe, il lança un regard d'avertissement à son équipe pour montrer qu'elle était sa chasse gardée. Ils comprirent tous en un regard et baissèrent subrepticement la tête.

- Je vous présente Sarah Burton, ma voisine.

Il s'adressa ensuite à un grand garçon costaud.

- Mitch, aide Sarah à se déplacer s'il te plaît, elle ne doit pas trop s'appuyer sur son plâtre.

Le garçon s'exécuta aussitôt, tandis qu'Alexandre sortait. Il avait un air sympathique qui plut d'emblée à la jeune femme.

- C'est un vrai dictateur, n'est-ce pas ? lui dit-elle en souriant. Il n'arrête pas de me donner des ordres ! Comme si j'étais une petite fille incapable de se prendre en charge !

Mitch partit d'un grand éclat de rire.

- A mon avis, vous lui donnez du fil à retordre, je me trompe ?
- Ca ne lui fait pas de mal qu'on lui résiste un peu, je crois.

Une question lui brûlait la langue. Elle hésita un instant puis se lança :

- Pourquoi tout le monde m'a-t-il dévisagée de cette manière lorsque nous sommes arrivés tout à l'heure ?
- C'est la première fois que le patron amène une femme ici. C'est un peu son jardin secret, vous voyez ? Vous devez beaucoup compter pour lui.

Elle n'eut pas le temps de méditer sur ces paroles qu'une autre voix s'éleva derrière elle.

- Ravissante comme vous l'êtes, cela me paraît évident qu'Alexandre tienne à vous, déclara la voix mielleuse, avec une pointe de perfidie.

Sarah se retourna tout en se sentant soudain en danger. Le regard inquisiteur qui la dénuda avec perversité confirma son impression. L'homme en face d'elle était de taille moyenne, aux cheveux bruns et aux yeux verts. Il n'était ni beau ni laid, mais certains de ses traits étaient ingrats et ses lèvres minces lui donnaient un air sinistre et patibulaire. Elle se sentit vite mal à l'aise en sa présence. Mais lorsqu'il lui tendit la main, elle fut obligée de faire de même et il baisa sa peau. Elle réprova un frémissement de peur.

- Bonjour, je suis Devon, le frère d'Alexandre. Plus exactement son demi-frère mais il n'a pas dû vous parler de moi, n'est ce pas ?
- Non, c'est vrai, articula froidement Sarah qui n'appréciait décidemment pas son intonation.
- Alexandre n'est pas très famille, en revanche il trouve toujours le temps pour venir exposer aux yeux du monde ses nouvelles conquêtes. Et il ne manque pas de goût, dit-il dans un murmure tout en approchant sa main du visage de la jeune femme pour la toucher.

Avant qu'elle n'ait eut le temps de l'éviter, une stature imposante se matérialisa devant elle et stoppa, d'une poigne de fer, le bras de Devon. Les traits de ce dernier se crispèrent sous la douleur mais il réussit tout de même à parler :

- Bonjour Alexandre, j'étais en train de complimenter ta très jolie amie sur ton bon goût.



- Je sais ce que tu étais en train de faire Devon, déclara t-il d'un ton glacial alors que son corps entier s'était tendu sous la colère. Je te préviens, importune-la encore une fois ou approche-la de trop près et je m'occupe de ton compte. Est-ce que je suis bien clair ? demanda t-il, les yeux brûlants de fureur sans relâcher pour autant sa poigne.

Devon, de plus en plus pâle, finit par céder, malgré l'humiliation que cela impliquait. Il le lui ferait payer plus tard.

- C'est bon ! Lâche moi maintenant !

Pendant qu'il sortait d'un pas saccadé, Alexandre se tourna vers Sarah et attrapa sa main qu'il caressa doucement à l'endroit où Devon l'avait embrassée.

- Je suis désolé, vraiment. Je te promets qu'il ne t'embêtera plus.
- Je sais que c'est ton frère mais il me met très mal à l'aise, pour te dire la vérité, avoua t-elle.
- Devon et moi n'avons presque pas été élevés ensemble. Il est venu vivre chez moi à la mort de mère et c'est là que tout a commencé. Il me déteste parce que mon père ne l'a reconnu que très tard comme son fils, alors que moi j'avais pu passer mon enfance avec lui. Ce qu'il ne sait pas, c'est qu'il était toujours absent, ajouta t-il en s'assombrissant.
- Fais-moi un sourire. Je te rappelle que tu m'as promis deux bons moments aujourd'hui. Tu n'as pas oublié ? le taquina t-elle pour le calmer.

Il la souleva brusquement dans ses bras et lui adressa le plus beau de ses sourires.

- Allons nous occuper de ma promesse !

Un bruit de chute sourde résonna dans la maison et Alexandre se précipita au premier étage où il courut vers la chambre de Sarah. Lorsqu'il pénétra dans la salle de bain d'où filtrait un rayon de lumière, il trouva la jeune femme étendue sur le carrelage, en nuisette, se massant la cuisse, le visage tordu par une grimace.

- Ca devient une habitude chez toi de te retrouver par terre ?

Elle se retourna brutalement vers lui, comme si elle était prise en faute.

- J'ai glissé et mon plâtre m'a empêchée de me retenir au lavabo, s'expliqua t-elle d'une voix coupable.

Il poussa un soupir d'exaspération puis alla s'accroupir à côté d'elle. Sarah ne songea même pas à préserver sa pudeur tant sa présence l'empêchait de réfléchir.

- Laisse-moi voir, ordonna-t-il fermement.

Elle retira sa main qui couvrait un large hématome. Lorsqu'il commença à effleurer la contusion, elle sut qu'elle ne résisterait pas. Elle n'avait plus aucune volonté lorsqu'il était si proche d'elle et qu'il la touchait.

- Est-ce que tu veux de la glace....

Il s'arrêta en croisant son regard noyé de désir.

- Je ne veux pas de glace, dit-elle sourdement, gagnée par l'émotion, tout en approchant ses lèvres de celles d'Alexandre.

Ce fut lui qui posa doucement sa bouche sur la sienne, tandis qu'elle sentait son cœur s'emballer et le feu traverser ses veines. Ses lèvres s'entrouvrirent lorsqu'il frôla de nouveau sa bouche et elle laissa sa langue la pénétrer doucement, inclinant ses paupières pour ressentir d'avantage la flamme qui l'animait. Elle chercha instinctivement son torse sous son polo et se cambra de désir lorsqu'il effleura sa poitrine puis reprit sa bouche. Il se détacha quelques instants d'elle pour la soulever dans ses bras. Elle poussa un petit gémissement de désapprobation.



- On aura tout le temps de faire l'amour dans chaque pièce de la maison mon ange, mais ce soir, ce sera dans un lit, annonça t-il en la dévorant du regard.

Lorsqu'elle entendit ces mots, la réalité reprit le dessus et la jeune femme commença à être envahie par la peur. Alexandre vit toute de suite son visage se décomposer.

- Qu'est ce qui t'arrive, Sarah ? Ca ne va pas ? Tu te sens mal ? questionna-t-il aussitôt d'un ton inquiet en l'examinant du regard.
- Non, mais il faut juste que je te dise quelque chose avant que nous... Enfin je... je...
- Quoi ? Qu'y a-t-il de si inavouable ? coupa t-il doucement.
- Je suis vierge Alex, déclara t-elle de but en blanc, la voix hachée.

Il fut surpris et ravi à la fois d'être le premier à la posséder. Et il avait suffisamment d'expérience derrière lui pour savoir parfaitement quoi faire pour que sa première fois se passe bien.

- Calme-toi, tout ira bien. Tu as peur ? demanda-t-il en effleurant ensuite ses lèvres soumises et entrouvertes.

Bien sûr qu'elle avait peur.

- Non, échappa-t-elle dans un murmure silencieux tandis qu'il l'embrassait avec une témérité délicieuse.

Alexandre l'emmena jusqu'à la chambre. Il la déposa doucement sur le grand lit et attrapa à nouveau ses lèvres roses et consentantes, tout en déboutonnant sa nuisette avec une lenteur voulue. Sa bouche s'égara sur sa gorge, ses épaules et, défaisant les derniers boutons, il la dévêtit entièrement et se débarrassa du tissu qu'il repoussa au bord du lit. Le jeune homme glissa ses bras dans le dos de Sarah en effleurant le haut de sa poitrine du bout des lèvres, puis, d'un geste assuré, il défit les agrafes de son soutien gorge. Il découvrit ses seins tendus et les admira tandis qu'elle réprimait un gémissement. Il remonta ses doigts le long de ses jambes fuselées. Elle se laissait faire, se sentant chavirer sous ses mains viriles qui attisaient délibérément tous ses sens, faisant palpiter son cœur jusqu'à ce qu'il en devienne douloureux. Il posa ses lèvres sur ses seins et les referma sur leurs pointes qui se durcissaient, la débarrassant en même temps de sa culotte. Continuant de promener sa bouche autour de leurs bouts dressés, il glissa une main entre ses cuisses, arrachant un cri étouffé à la jeune femme qui se contracta, refermant instinctivement ses jambes.

- Détends-toi Sarah, murmura t-il au creux de son oreille.

Son corps se relâcha et elle retira le polo d'Alexandre, caressant son torse solide et brûlant, tandis que, la couvrant de baisers, il frottait le bout de ses seins avec ses pouces. Elle se cambra et se plaqua contre le jeune homme qui referma sa main sur l'intérieur de ses cuisses qu'elle entrouvrit malgré elle. La jeune femme ferma les yeux, haletante, et agrippa le drap entre ses mains. Lorsqu'elle rouvrit ses paupières, Alexandre, qui avait recommencé à palper sa peau, était nu et elle posa ses mains sur lui pour sentir le contact rassurant de ses muscles. Elle gémit en accrochant ses doigts sur ses épaules puissantes. Le jeune homme, sans cesser de la toucher, attrapa un coussin d'une main et le glissa sous les fesses de la jeune femme.

- Tu auras moins mal comme ça, lui dit-il d'une voix rassurante. N'hésite pas à me dire d'arrêter si ça ne va pas.

Il lui écarta doucement les cuisses, laissant ses jambes légèrement pliées et s'allongea sur elle, puis avec précaution et retenue, il la pénétra. Elle s'était lovée contre lui et avait niché sa tête au creux de son cou, tout en gardant ses mains crispées sur son dos. Elle avait envie de crier mais pour rien au monde elle n'aurait voulu qu'il arrête et s'il avait su qu'elle souffrait, ne serait-ce qu'un peu, il se serait retiré, elle le savait. Elle enfouit un peu plus sa tête contre lui, poussant de petits soupirs, s'arc boutant un peu plus et une fois qu'il ne sentit plus aucune résistance en elle, il commença à aller et venir moins lentement, mais toujours avec une délicatesse extrême pour ne pas la heurter. Sarah était soulevée par de petits spasmes qui



l'irradiaient et elle ne put réprimer un nouveau gémissement.

- Ca va Sarah ? Tu veux que j'arrête ?
- Non Alex, chuchota t-elle en l'étreignant davantage.

Il reprit avec autant de prudence, puis, dans une ultime contraction, il s'abattit à ses côtés, le souffle court. Elle exhala une légère plainte puis se relâcha de tout son être. Alexandre attira contre lui cette petite créature si douce, tendre et tourmentante et déposa un baiser fiévreux sur son front. Il la pressa davantage contre son torse où elle s'abandonna, offerte et possédée. Il caressa le contour de ses hanches avec une tendresse apaisante puis effleura ses seins du bout des doigts. Il l'observa quelques instants, étendue dans toute sa nudité sur le lit blanc.

- Est-ce que je t'ai fais mal ? demanda-t-il en la fixant intensément, cherchant à deviner ses pensées.

Elle secoua négativement la tête et se blottit tout contre lui. Il passa un bras protecteur autour d'elle et elle posa sa tête sur son épaule.

- Qui est-ce qui t'a battue Sarah ? demanda t-il, déchirant brutalement le silence. J'ai vu les cicatrices blanches sur ton dos. C'était un fouet, n'est-ce pas ?

Sans le regarder, elle acquiesça, refoulant les larmes.

- Chérie, pleure si ça te fait du bien. Ne te retiens pas pour moi.
- Mon père, dit-elle simplement comme si ça expliquait tout.

Il y eut un long silence puis elle reprit.

- Il battait ma mère puis il s'en est pris à moi. Il nous frappait encore et encore.
- C'est lui qui hante tes nuits, n'est-ce pas ?

C'était le moment ou jamais de lui avouer la vérité. Tout lui dire. Le plus vite possible. Ne pas le regarder surtout. Elle ne pouvait plus lui mentir. Elle l'aimait trop pour ça.

- Oui.

Elle fit de nouveau une pause.

- Je l'ai tué Alex. De mes propres mains. Il s'en est pris une fois de trop à ma mère. Il continuait de la taper alors qu'elle ne bougeait déjà plus. J'ai pris son pistolet dans le bureau et je l'ai visé à la poitrine. J'ai appuyé sur la gâchette et il est mort.

Elle avait tout dit d'une traite.

- Je suis un monstre. J'ai tué mon propre père.
- Sarah, non ! répliqua t-il vivement en l'immobilisant contre lui. Tu n'y es pour rien et tu le sais tout au fond de toi. C'était de la légitime défense. Tu n'avais pas le choix. C'était ce salaud ou ta mère. J'aurais aussi choisi ma mère, chérie.
- Alex, je t'aime mais je ne suis pas sûre d'être à la hauteur. Je ne sais pas si je pourrai m'engager, te faire complètement confiance. J'ai peur des hommes. J'ai peur.

Il la serra plus étroitement.

- Sarah, je sais que tu seras à la hauteur et à tous les deux, on y arrivera, je te le promets. La confiance se construit et on a tout le temps pour ça. Jamais je ne te ferai de mal. Jamais.
- Je le sais maintenant.
- Je t'aime Sarah.

On lui avait retiré le plâtre de sa jambe il y avait presque deux semaines, mais la jeune femme boitillait toujours. Elle partait marcher tous les matins au bord de l'océan selon les ordres de son kinésithérapeute. Le matin tôt, il n'y avait jamais de touristes, seulement l'océan et les oiseaux. Elle s'inspirait de la lumière étonnante de ce moment de la journée pour peindre ensuite. Elle vit arriver la silhouette de très loin. Elle se découpait parfaitement à contre jour, si bien qu'elle ne reconnut de qui il s'agissait que trop tard. Son sang ne fit qu'un tour et elle



se figea. Elle n'eut que le dernier réflexe, dans un ultime moment de lucidité, de saisir son portable dans son dos, prête à appeler Alexandre.

- Bonjour Sarah. Je vois que vous allez mieux depuis notre dernière rencontre, constata Devon en lui adressant un regard lubrique.
- Oui, merci Devon.
- Vous n'êtes pas avec Alexandre ?
- Non, il est encore à la maison, fit elle en désignant des yeux leur toit qui se dessinait plus loin, parmi quelques arbres.
- Vous vous êtes trompée de frère, ma jolie. Mais je suis tout disposé à réparer votre regrettable erreur, annonça t'il d'un ton mauvais en la prenant par le bras.
- Je ne crois pas non. Maintenant laissez-moi passer s'il vous plaît.

Elle tenta une ultime fois de se débattre et lorsqu'il la jeta au sol, son pouce pressa la touche appel. Il fallait dire les bons mots. Alexandre décrocha dans un demi-sommeil le combiné du téléphone. Tout son corps se contracta de haine et d'angoisse lorsqu'il reconnut les voix :

- Devon, lâchez-moi, je vous en prie. Vous êtes fou, la maison est à deux cent mètres à peine devant nous. Quelqu'un va arriver...

Il n'eut pas le temps d'entendre la suite car la conversation coupa. Il était temps de régler ses comptes une fois pour toutes avec Devon. Cette mascarade durait depuis trop longtemps. Il avait laissé son demi-frère lui pourrir la vie pendant des années, mais il allait y mettre un terme car maintenant il avait Sarah à protéger. Et il pourrait tuer pour elle.

Lorsqu'il arriva sur la plage, il aperçut Devon vautré sur elle, immobilisant ses bras tandis qu'elle se débattait comme une lionne. Il perdit la tête et, brûlant d'une fureur noire, il se jeta violemment sur Devon, le propulsant plus loin. Lorsque Sarah reprit ses esprits, les deux frères luttèrent à mains nues sur le sable, à quelques mètres.

- Arrêtez, hurla t-elle plusieurs fois sans aucun effet.

Elle comprit qu'ils étaient en train de régler des années de conflits. Alex avait largement l'avantage jusqu'à ce que Devon sorte un couteau. La jeune femme s'arrêta de respirer. Devon tenta plusieurs fois de poignarder son frère à la poitrine mais à chaque fois celui-ci parvenait à esquiver le coup avec agilité. Devon le fit alors tomber à terre et roula sur lui. Sarah n'eut le temps de rien voir si ce n'est qu'il s'immobilisa brutalement tandis qu'une tache rouge se répandait sur sa chemise bleue au niveau de l'épaule. Elle alla se jeter dans les bras d'Alex et l'étreignit avec toutes les forces qui lui restaient.

- Tout va bien, mon ange. C'est fini maintenant. Appel une ambulance pendant que je m'occupe de lui. Devon est un malade et il me rend responsable d'une chose sur laquelle je n'avais aucun contrôle. Mais c'est fini maintenant. Il va arrêter de me faire payer et il va nous laisser tranquilles pour de bon.
- La prison, n'est ce pas ?
- Oui, exactement. Ou l'asile.

Ils célébraient leur première année de mariage et, tandis qu'Alexandre berçait sur son épaule Thomas, leur premier né, qui allait sur ses trois mois, Sarah, pénétra dans la pièce, aussi rayonnante que d'habitude, portant sous le bras une toile emballée.

- Alex, donne-moi Tom pendant que tu ouvres ton cadeau, tu veux bien ?

Il alla déposer son fils avec beaucoup de précautions dans les bras de sa mère, lui effleurant doucement les cheveux. Puis il commença à déballer la toile et un large sourire incurva ses lèvres.

- Si je ne me trompe pas, il s'agit du tableau que tu peignais lorsque je t'ai secourue chez toi sous l'étagère. Celui que tu n'avais jamais pu achever, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça.



- J'ai enfin trouvé ce qui me manquait.
- C'est-à-dire ?
- Toi.

Les contours étaient restés sombres mais le centre était empreint d'une douce lumière chaude et enveloppante.

- Quel est son titre ?
- Un été en décembre. C'est ce que tu as été pour moi Alex. De la lumière dans un tunnel noir. De la chaleur en hiver. Du feu sur de la glace. Tu comprends ?
- Oui, exactement. Un été en décembre.